

Explorer la matérialité d'un élément discret

Le cas de l'air

FLO BOUX

Résumé

Nous baignons dans l'air depuis notre naissance. Pourtant, du fait de son invisibilité, l'air est souvent associé au vide, lui ôtant toute dimension matérielle. À travers le cas spécifique d'une étude en cours dans le quartier de l'Estaque, à Marseille, cet article explore comment donner matière à l'air à partir d'expériences habitantes. Grâce à un dispositif de médiation, il s'agit de rendre compte de la manière dont les individus s'imaginent l'air d'un espace et le représentent sur papier, de manière sensible et incarnée. Loin de nous limiter à cet élément, l'air sert de point de départ pour penser notre rapport au monde et met en évidence des relations affectives et politiques particulières à des espaces partagés.

Mots-clés : air, imaginaire, perceptions sensibles, matérialité, médiation artistique

Abstract

We are surrounded by air since we were born. However, because of its invisibility, it is often associated with emptiness, depriving it of any material dimension. Using a specific case from an ongoing study in the Estaque district of Marseille, this article explores the ways in which air can be given substance through inhabitant experience. The aim is to understand how residents imagine air and how they represent it on paper, with the help of a mediation process designed to think about the element "air" in a sensitive, embodied way. Far from limiting us to this element, air serves as a starting point for thinking about our relationship with the world, and highlights affective and political relationships specific to shared spaces.

Keywords: air, imaginary, sensitive perceptions, materiality, artistic mediation

Mais l'air ne peut jamais être manifeste à nos yeux, il ne peut jamais se révéler. Invisible lui-même, il est le médium par lequel nous voyons tout le reste au sein du présent alentour¹.

Cet article expose les premiers résultats d'une enquête ethnographique en cours dans le cadre d'une recherche doctorale visant à penser l'élément « air » dans ses dimensions affectives, sensorielles et matérielles².

Chaque jour, environ 15 000 litres d'air entrent dans nos corps par le simple fait de la respiration (Faugère, 2002). L'air fait exister l'être humain et est, par conséquent, au centre de ses expériences corporelles et sensibles. Pourtant, il est souvent appréhendé de manière désincarnée, objectivée, rendant absents les corps humains qui le respirent de même que les expériences qu'ils en font (Allen, 2020).

Henri Bergson a mis en évidence la « logique des solides³ » qui caractérise le monde scientifique occidental sur la base duquel concepts et pratiques se sont développés. De ce fait, les recherches qui visent à comprendre le monde matériel se sont principalement tournées vers des objets solides et des paysages fixes (Allen, 2020 ; Ingold, 2010 ; Irigaray, 1982). Dans ce cadre « dur », il paraît ardu de penser la matérialité de l'air. Or, l'admettre permet d'interroger son caractère agissant (Russell et Oxley, 2020), de l'appréhender comme un élément capable d'influer sur les modes de vie, les perceptions, les idées (Adey, 2015 ; Allen, 2020) et les expériences sensorielles d'une époque donnée (Corbin, 2008).

D'après David Abram, nous aurions perdu le sens de l'air, autrefois au cœur du monde oral et imaginaire : « Manquant de tout caractère sacré, dépouillé de toute importance spirituelle, l'air n'est aujourd'hui pas grand-chose de plus qu'une commode décharge publique oubliée, où s'accumulent une foule d'effluents gazeux et de polluants industriels⁴. » Toutefois, les retours d'un atelier collectif réalisé en février 2023 à Miramar (Quartier de l'Estaque, Marseille) – un lieu qualifié de *poumon vert* par les habitant·es – prouvent que l'air reste au centre d'expériences sensibles⁵ variées, intimes et politiques. Cet écrit explore la matérialité de l'air à partir de ces expériences.

1 Abram D. (2013), *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, Paris, La Découverte, p. 288.

2 L'investigation prend place dans deux quartiers : l'Estaque (Marseille, France) et Saint-Léonard (Liège, Belgique).

3 Bergson, H. (1907), *L'évolution créatrice*, Paris, Félix Alcan, p. 5.

4 Abram D. (2013), *Comment la terre s'est tue*, op. cit., p. 328.

5 Sensible est ici pris au sens de Tim Ingold (2013) et se rapporte aux expériences des corps reliés au monde.

Dispositif méthodologique : dessiner l'air et en parler

Pour appréhender mon objet d'étude, je recours à plusieurs outils méthodologiques intégrés à l'enquête ethnographique. Parmi ceux-ci, un dispositif de médiation⁶ a pour but d'aborder, par détours imagés, la manière dont les individus perçoivent intimement leur milieu de vie et l'air qui le constitue. Il s'agit de mobiliser la mémoire des participant·es à propos de leurs expériences incarnées d'un lieu donné. Ce dispositif de médiation consiste en ateliers collectifs que j'anime en trois temps : (i) une phase d'attention au corps, à la respiration et à l'air qui se trouve en dedans et en dehors ; (ii) une phase de création inspirée des travaux d'Élise Olmedo (2021) sur la cartographie sensible⁷ ; (iii) une phase de discussion à propos des créations réalisées où chaque participant·e présente sa production, la commente et échange avec les autres personnes présentes. Les matériaux présentés dans cet article proviennent essentiellement d'un atelier collectif organisé le 26 février 2023 avec huit membres du collectif Sauvons Miramar, des individus de 45 ans et plus.

En résumé, il s'agit de s'intéresser aux expériences incarnées et intimes d'un environnement quotidien en conviant des habitant·es à matérialiser leurs expériences à partir de crayons de couleur, de pastels secs, de papier crépon, de magazines à découper, etc. Le fait d'utiliser un dispositif de médiation impliquant la création plastique a pour objectif de favoriser un dialogue entre les participant·es et leur propre intériorité (Loser, 2014 ; Berhouma, 2017 ; Coleman *et al.*, 2019). Il s'agit finalement d'engager leur « imagination matérielle⁸ » en les incitant à penser la matière dans laquelle elles-ils vivent chaque jour et, de ce fait, à matérialiser leurs imaginaires. Cette discussion intérieure, qui se cristallise sur le papier au moment de la création, donne à voir à la fois des fragments du réel et des bribes de l'individu lui-même (Berhouma, 2017). Les matériaux proposés aux participant·es pour réaliser leur création influencent probablement le processus de création comme le postulent Jean-Pierre Klein (2012), Estelle Barrett et Barbara Bolt (2013) ou encore Rebecca Coleman (2020). Toutefois, cette limite n'empêche en rien l'analyse de l'objet d'étude ici présenté, puisque nous nous intéressons aux échanges discursifs permis par ce dispositif et aux ponts qu'il crée entre la parole, les échanges, les expériences incarnées et les perceptions sensibles.

6 Voir à ce sujet les théories de la médiation telles que celles de Jean Caune (1999), Jean Davallon (2003), Antoine Hennion (2004), Michelle Gellereau (2005) ou encore Christine Servais (2016).

7 Technique provenant de la géographie sociale qui propose aux individus de dessiner une carte de leur lieu de vie et de faire part de leurs vécus en mobilisant leurs émotions et leurs histoires.

8 Bachelard G. (1943), *L'air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, José Corti, p. 13.

Partager Miramar, partager l'air ?

Miramar mesure environ un hectare, est composé essentiellement de verdure et appartient à monsieur X, gérant d'une entreprise de conteneurs. Bien qu'il s'agisse d'une propriété privée, plusieurs habitant-es fréquentent le lieu, y flânent, y promènent leurs chiens ou le traversent pour contourner une route considérée comme dangereuse. En 2021, en réponse à la décision du propriétaire de couper les arbres centenaires de Miramar, un collectif d'habitant-es s'est formé afin de les sauver et de revendiquer ce terrain vert comme « bien commun » (Carine⁹, 15 janvier 2023). Ce faisant, le collectif a attribué une vocation politique, écologique, pédagogique et sociale au lieu. Depuis, il organise diverses activités telles que des partages de savoir-faire (tissage, tressage, potager), des animations pour enfants ainsi que des rencontres avec des scientifiques et des artistes.

L'air de Miramar constitue un des arguments de lutte pour sa préservation, et ce, sur la base de mesures fournies par des capteurs placés par une association locale. En effet, les résultats de ces capteurs ont démontré que l'air était de meilleure qualité à Miramar, ce qui lui a valu sa dénomination émique de *poumon vert* (Laure, 5 février 2023). Dès lors, en s'appropriant l'espace, les habitant-es se saisissent de problématiques tant environnementales que politiques : elles-ils animent et défendent un lieu apprécié, où elles-ils se sentent bien, qui leur procure un air de qualité, et qui, par conséquent, est d'intérêt public. En ce sens, se saisir de lieux et les revendiquer comme faisant partie d'un bien commun, c'est aussi s'emparer de tout ce qui compose ces espaces, y compris l'air et ses qualités (l'air frais, l'air marin, l'air sec, etc.).

Comme l'évoque Laure, le résultat des capteurs a créé « tout un imaginaire de poumon vert de l'Estaque » (5 février 2023). Qu'est-ce que l'air *fait* aux habitant-es qui fréquentent cet espace ? Y prêtent-elles-ils attention ? Comment se le représentent-elles-ils ? Qu'est-ce que cet élément évoque pour elles-eux et qu'est-ce qui le rend palpable en dehors de mesures techniques ? Pour aborder ces questions avec les participant-es de l'atelier, je leur propose de penser et représenter leur quartier sous la forme d'une carte, l'endroit où elles-ils apprécient se rendre et là où elles-ils n'aiment pas aller, ce qui compose ces différents lieux, et enfin, comment y est l'air, ce qui le caractérise en termes d'apparence, de textures, d'odeurs, de ressentis. Bien que l'air soit un argument en faveur de la préservation du lieu et de son partage, cette dernière question – caractériser l'air – les rend perplexes.

Josiane : C'est abstrait

Daniel : C'est très abstrait. Et ça, c'est censé nous raccrocher à l'air ?

FB (enquêteuse) : C'est l'idée. Est-ce que certain-es sont parvenu-es à représenter l'air ou pas du tout ?

Laure : Moi, je l'ai représenté deux fois

Daniel : Moi, je l'ai représenté trois fois même

Définir l'air serait abstrait. Pourtant, certain-es disent l'avoir représenté. Durant l'atelier, les participant-es observent les différentes cartes produites par les autres, tentent de comprendre où se trouve l'air – les airs –, se mettent d'accord sur les différents moyens de le percevoir ou non – le mistral, le mouvement du vent dans les arbres, etc. –, cherchent à préciser le type d'air évoqué : « À cet endroit-là, l'air est frais », rappelle Peter, « Oui, tu parles de l'air marin », rétorque Josiane ; Peter acquiesce. À la fin de l'atelier, Annie et Daniel me remercient et soulignent le moment de partage engendré : « C'était chouette de pouvoir écouter les autres. Quand on parle entre nous, on parle de nos météo intérieures par exemple, de comment on se sent, là c'était autre chose » (Daniel, 5 février 2023). S'agissait-il de faire un pont entre météo intérieure et météo extérieure ? Quoi qu'il en soit, l'atelier participe au partage d'expériences sensibles personnelles au sein du groupe et à une mise en attention d'un élément en particulier : l'air.

Des éléments climatiques et paysagers pour matérialiser l'air

J'ai dessiné une fleur de roquette et un petit bout de fenouil [...] pour moi, c'est une représentation de l'air parce que c'est un endroit où j'ai pas peur de cueillir ; c'est une manière pour moi de représenter l'air au sens plutôt du cycle, au travers du paysage qui est un bon endroit pour raconter des cycles, et la plante qui peut l'incarner.

Sur sa carte, Laure a matérialisé la présence d'un air particulier, dont la qualité est suffisante pour cueillir sans risque. Elle met ainsi en évidence un sentiment éprouvé, celui de *ne pas avoir peur de cueillir*, qu'elle a représenté par des plantes comestibles. La présence de ces dernières évoque également, pour Laure, les cycles naturels : ici, la qualité de l'air est assez bonne pour rendre la photosynthèse possible.

Daniel considère aussi que le végétal, qu'il a dessiné sous la forme d'arbres verts, est une représentation de l'air, bien qu'il le justifie différemment :

Notre jardin, c'est le même que celui de Miramar [le jardin de Daniel est accolé au terrain de Miramar]. Si on ne regarde pas la propriété, les espaces, *et cetera*, j'ai une continuité de végétal qui est extrêmement importante. Pour nous tous. C'est-à-dire que tout ça génère un bon air. [...] C'est la verdure qui absorbe tout alors qu'on est proche du port, on est proche de l'autoroute, *et cetera*. Parce qu'il n'y a pas que le port, hein, il y a des tas d'autres choses qui polluent l'air.

La végétation, selon Daniel, absorbe *tout*, toute la pollution qui provient de différentes sources : les routes, l'autoroute, le port industriel, les avions, les entreprises et les conteneurs. La présence importante du végétal est ici synonyme de la production d'un air sain et de l'absorption de ce qui constitue un air vicié.

Généralement, devant chez moi, je suis plutôt bien, l'air est plutôt bon, en plus la façade est en plein midi, le soleil tape dessus [il montre le rectangle de couleur jaune qui représente sa maison] donc même en hiver on se sent protégé, et puis un peu de vent, ça dégage les mauvaises odeurs de toute façon. En général, c'est plutôt ça que je vois [il pointe du doigt le cercle bleu qu'il a dessiné sous le rectangle jaune]. Je parle du ciel, du beau ciel bleu, un air plutôt sec.

Dans cet extrait, plusieurs objets sont associés à un *air plutôt bon*. Des éléments climatiques (Corbin, 2013), tels que le soleil et le vent, participent à faire en sorte que Daniel soit *bien*, qu'il se sente *protégé*. Ses paroles révèlent également un certain attrait pour le beau fixe (Granger, 2013) avec ce *beau ciel bleu* qui le ramène à la présence de l'air, mais également le soleil qui fait qu'il se sent à l'abri et qui rend l'air *sec*¹⁰.

De son côté, Annie est moins catégorique. En effet, selon elle, la végétation améliore l'air ambiant, mais la pollution reste présente, bien qu'elle soit moins prégnante. Il s'agit, selon elle, d'un *mélange* d'airs :

C'est vrai qu'ici on a le tout-à-l'égout, certaines entreprises qui respectent absolument pas les... 'fin, on est quand même entouré, quoi. Mais c'est vrai que, comme il y a ce poumon, on le ressent peut-être moins que les autres gens de l'Estaque, qui sont sur le littoral, ou les gens qui sont avec les camions. Nous, en fait, on a ce mélange d'air absolument merveilleux avec cette verdure devant chez nous et puis de pollution autour quoi. On a ce mélange quoi. [...] Alors Miramar, j'ai mis du voluuume, de la verdure, c'est le côté foisonnant, sauvage, dense euh avec beaucoup de vert, des plantes, des arbres... Voilà ici il y a du volume [désigne du papier

¹⁰ Ces éléments rappellent les traités d'hygiène du XIX^e siècle qui recommandent aux citadins des cures d'exposition à l'air de la campagne et au soleil (Corbin, 2013). Cet aspect ne sera toutefois pas développé dans cet article.

crépon vert qu'elle a chiffonné, dans lequel elle a placé des brindilles et des herbes, et qu'elle a collé sur sa feuille en prenant soin de laisser le tout en 3D] et je pense que ça représente aussi le volume spatial, les arbres sont très grands, *et cetera*, l'espace a quand même une certaine dimension, mais c'est aussi le volume dans ma vie, dans ma conscience, socialement, les personnes qui sont avec, les activités qu'on fait, le futur que ça ouvre, euh, un lieu de rencontre.

Pour Annie, le végétal produit un *air absolument merveilleux* qui se *mélange* avec un air pollué. Cet air produit un espace particulier qu'elle nomme *poumon*, qui n'est pas sans rappeler la respiration, fonction de notre corps directement liée à l'air, mais également la dénomination donnée aux grandes forêts du monde, connues pour produire du dioxygène et absorber une grande quantité de CO₂. Annie a représenté ce végétal par du *volume* qui matérialise à la fois l'espace en tant que tel, mais également, la place que cet endroit prend dans sa vie sociale grâce aux rassemblements sur le lieu et aux activités menées par le collectif. Elle se détache ainsi de la dimension aérienne pour évoquer les relations sociales qu'elle entretient dans le cadre de la lutte et de la protection de Miramar. Finalement, Annie met en évidence le plaisir de fréquenter un lieu qui dispose d'un air de qualité – notamment grâce à la présence de végétation – et les liens relationnels que le partage de cet espace engendre.

Être ou ne pas être affecté-e par l'air

Les éléments climatiques et paysagers mentionnés par les participant-es rendent la présence de l'air tangible et sont susceptibles de générer des affects comme se sentir *protégé*, être *bien*, ou encore, *ne pas avoir peur de cueillir*. L'air, en tant que matière telle que définie par Tim Ingold (2017) et les théories féministes néomatérialistes (Coleman *et al.*, 2019), a la capacité d'affecter les corps. Il est dès lors susceptible de transmettre des informations sur sa qualité ou sa potentielle toxicité, au sens de Mary Douglas (1971) qui la conçoit comme une perturbation au sein d'un système relationnel impliquant l'environnement. Celle-ci est alors *ressentie* par le corps :

Parfois, ça nous prend à la gorge, des odeurs un peu mauvaises qui viennent, pas obligatoirement du port, qui viennent peut-être de Fos, et là on se dit « merde ! c'est pas terrible ». Surtout que quand je suis là, je m'approche un peu au bout où j'ai une vision sur Marseille, je vois la mer couverte d'une nappe jaune, jusqu'à orange parfois, on se dit : « oh là là, c'est pollué là-bas », puis quand on va en face [là où ça semble pollué], on regarde vers l'Estaque, et on se dit « oh là là, l'Estaque, c'est pollué ! ».

Daniel perçoit la potentielle toxicité de l'environnement – dont l'origine est ici humaine et provient des industries et des mobilités (Liboiron *et al.*, 2018) – par le toucher de l'air qui pénètre son corps par le biais de la respiration. Il lui procure la sensation d'être *pris à la gorge* et lui fait parvenir de *mauvaises odeurs*. Ses ressentis sont confirmés par la vision d'une couleur particulière à l'horizon. Comme Daniel l'explique, l'emplacement d'une zone polluée – caractérisée ici par une couleur jaune-orange – n'est pas aisé à situer : puisque la pollution atmosphérique n'est visible que par accumulation de matière dans l'air, le visuel ne permet pas toujours de déterminer si l'on se trouve dans l'espace pollué ou non. Il y a donc un jeu de perspective entre voir ou ne pas voir la pollution dans laquelle on se trouve.

Les sensations corporelles qui impliquent la présence et le toucher invisible de l'air paraissent plus évidentes dans les expériences de Daniel avec l'air environnant. Toutefois, il précise qu'il manque de *savoir* au sujet de la pollution de l'air : « Au final, on ne sait pas hein, si l'air est vraiment bon ou non, que ça soit avec nos perceptions ou avec les capteurs, on n'est jamais sûr. Il y a des choses qu'on ne sent pas et il y a des choses que les capteurs ne captent pas ». Alors qu'Elsa Faugère (2002) met en évidence le fait que les scientifiques météorologues accordent plus de crédit à leurs sens, tandis que les non-experts préfèrent les mesures quantitatives à leurs perceptions, Daniel est conscient des limites techniques et sensorielles de ses connaissances.

En utilisant l'adverbe *parfois* pour indiquer les moments où il se sent pris à la gorge, cet habitant signale que l'air présent à Miramar, cet air qu'Annie qualifie de *mélangé*, change. Il y a une irrégularité de la qualité de l'air, le mélange varie. Claire le confirme : « Il y a des matins où je me lève, il y a cette bande orange, la pollution. Et, par contre, les jours de mistral ça "fouuu" [elle souffle avec sa bouche et lance sa main devant elle], ça part. » Par son geste, Annie décrit le mouvement de l'air et sa présence. Le mistral est un vent intense qui jalonne le quotidien des habitant-es de la vallée du Rhône. Il est connu pour détruire, mais aussi pour transformer les espaces (Tabeau *et al.*, 2013). Daniel rétorque : « Finalement, le mistral, c'est un copain : ça envoie toutes les saletés à la Sainte-Victoire [rires]. Faut partager, hein ? » Le vent a le pouvoir de modifier la composition d'un espace : il peut être un ami, qui assainit et envoie le mauvais air ailleurs, chez les autres, ou bien un pollueur, si l'on se trouve du mauvais côté, comme le rappelle Josiane : « Ben, bien sûr, il emmène tout, on croit que le mistral ne pollue pas, mais il pollue aussi. » La qualité de l'air, évaluée à partir des perceptions sensorielles, caractérise ainsi un lieu de vie de manière fluctuante et pose une distinction entre chez soi et chez les autres. Il peut apporter de *mauvaises odeurs*, *prendre à la gorge*, mais aussi être *sucré, fleuri, doux, frais* ou encore, *merveilleux grâce à la végétation* (26 février 2023).

Les odeurs constituent la première chose à laquelle pense Annie lorsqu'elle imagine l'air qui se trouve autour d'elle, à Miramar. Toutefois, pour matérialiser l'air de la route et des conteneurs situés en face de Miramar, le son semble mieux convenir :

Annie : Si je réfléchis en termes d'odeur euh... c'est plutôt le bruit qui caractérise cet endroit-là. Plutôt le bruit et puis cette sensation de danger, d'inconnu, d'être délaissé aussi, tu vois parce qu'en fait ces trottoirs ça fait très longtemps qu'on les réclame et qu'on les a pas alors que c'est hyper dangereux quoi.

FB : D'accord. Et ce que tu as dessiné là, c'est quoi ?

Annie : C'est le monte-charge, ce qui fait monter les conteneurs, ça fait un boucan pas possible. [...] Je n'aime pas ce bruit, cette mécanique.

Annie qualifie l'air de ce lieu à partir du son qu'elle a représenté en dessinant un monte-charge, mais aussi de diverses sensations résultant d'une forte présence des voitures et d'une absence de trottoirs, malgré plusieurs requêtes auprès de la mairie. Plus qu'à partir de perceptions sensorielles strictes de l'air, Annie imagine également cet élément à partir d'émotions telles que la peur du danger ou la lassitude de ne pas se sentir entendue par les pouvoirs publics. Ainsi, l'air du lieu est imprégné non seulement de perceptions sensorielles, mais également d'émotions.

Cet échange témoigne de ce que Gaston Bachelard nomme la « tonalisation¹¹ » : d'une part, la manière dont les espaces imprègnent et affectent les corps, de même que les images que l'on se fait des lieux et des choses, et, d'autre part, la façon dont les corps y réagissent et s'y synchronisent. « L'imagination c'est d'abord le sujet tonalisé¹² », c'est-à-dire que l'individu est accordé à son environnement tel un instrument de musique. Pour ma part, lorsque je suis allée à Miramar la première fois, j'ai ressenti le danger sur la route du fait de son étroitesse et de sa sinuosité. Toutefois, je n'ai pas eu cet accès à « l'arrière-plan¹³ », à ce sentiment de délaissement de la part des pouvoirs publics comme Annie peut le ressentir puisqu'il s'agit de son expérience personnelle, sensible et incarnée du lieu.

Cette idée d'imprégnation des espaces n'est pas sans rappeler les travaux de Jean-Paul Thibaud (2018) sur la notion d'ambiance qu'il appréhende comme un moyen par lequel les corps entrent en communication avec leur environnement et éprouvent des expériences partagées. Discrète, elle donne pourtant un sentiment de familiarité

11 Bachelard G. (1948), *La terre et les rêveries du repos*, Paris, José Corti, p. 83.

12 *Ibid.*

13 *Ibid.*

aux individus qui habitent les lieux. La route dangereuse sans trottoir, de même que les luttes politiques qui s'y associent, font partie de l'espace quotidien vécu par Annie. Cette dernière en a constitué un imaginaire qui lui est à la fois propre et partagé, intime et commun, familial et politique.

Si certain-es participant-es ont su visibiliser l'air – les airs – de leur environnement à travers leur création, cela a pu sembler moins évident pour d'autres. Ainsi, l'air n'apparaît pas sur la carte de Josiane.

Il n'y a pas d'air. Non, ça n'existe pas, c'est abstrait. C'est pas important, c'est pas ça qui compte. [...] Bah euh vous me faites rire vous [participant-es], moi quand elle [FB] me parlait de l'air, de l'air, de l'air, j'en sais rien moi. Moi, quand je sors de chez moi, je continue à respirer puis basta. [...] Y a pas d'odeurs, pas de senteurs, c'est pas bien, c'est pas mal, ça existe pas. On s'en fout quoi. C'est complètement abstrait. [...] Je suis vraiment emmerdée parce que là ça fait six ans que je suis là, j'ai toujours habité dans des lieux boisés et quand je veux savoir quel temps il fait le matin, je cherche s'il y a des feuilles qui bougent ou quoi, par les fenêtres, les portes... T'as aucun indice même un drapeau qui flotterait au vent, t'as rien, RIENG (insistance de l'accent marseillais).

Josiane ne prête pas attention à l'air au quotidien, elle *continue à respirer puis basta*. Respirer, se mouvoir et vivre dans l'air sont des actes banals qui ne nécessitent rien d'autre que notre corps. Si l'on reprend l'hypothèse de Céline Rosselin-Bareille (2019) selon laquelle il existe des sens à acquérir en fonction des divers éléments dans lesquels les humains sont susceptibles de se rendre – sous terre, sous l'eau, etc. –, le « sens aérien » est sans doute le plus familier de tous, et par conséquent, le plus aisé à oublier.

Rien dans l'environnement quotidien de Josiane n'est susceptible de lui suggérer la présence de l'air telle que le pourraient des *odeurs*, des *senteurs*, quelque chose qui *bouge* – feuilles, drapeau – qui démontrerait qu'il y a du *vent* et plus largement, le *temps qu'il fait*. Or, ces éléments donneraient une matérialité à l'air et ainsi, signifieraient une présence auprès de Josiane, rendant alors possible une attention particulière de sa part. Le cas de Josiane rappelle la pensée de David Abram (2013) selon lequel l'évidence de la présence de l'air de même que son invisibilité invitent à l'oublier. Et pourtant, bien qu'elle ne l'ait pas représenté sur sa carte puisqu'elle a réalisé cette dernière à l'échelle de sa rue, Josiane précise qu'à Miramar, la présence de l'air, qu'elle rattache à la météo, et plus précisément au vent, est déjà plus tangible pour elle : « Ouais ici, tu sais au moins le temps qu'il fait, il y a les feuilles qui bougent quoi. »

Représenter un élément aussi discret que l'air à l'échelle des corps sensibles n'est pas chose aisée. En utilisant une méthode de recherche basée sur un dispositif de médiation artistique, j'invite les participant·es à tenir compte de leurs sensations et de leurs imaginaires pour aborder l'air de manière incarnée. Cette tâche peut sembler ardue et déroutante de prime abord, démontrant qu'en effet, l'air n'est pas une évidence bien que nous y soyons plongés quotidiennement. Pourtant, au fil du travail de création et de discussion, il devient le personnage central des échanges et le tremplin de l'expression de sensibilités particulières. Aborder l'air de manière subjective demande une compétence d'attention au corps et à ce qui le relie au monde extérieur, mais également un savoir-faire communicationnel pour partager avec les autres ses expériences. L'atelier devient en ce sens, un lieu d'apprentissage et de partage. D'après Joël Candau (2000), le partage renvoie, en anthropologie, à deux phénomènes : « Le moment où se nouent les liens entre individus ou, lorsque ces liens préexistent, le moment où ils se dénouent¹⁴. » La lutte pour la préservation de Miramar a créé une communauté d'individus qui sont unis par des liens matériels – le lieu et tout ce qui le constitue (air, végétation, etc.) – et des liens idéels – engagement politique et affectif, représentations de ce qui est *commun*, etc. L'atelier, grâce au partage d'expériences sensibles qu'il génère, vient renforcer la communauté et la cristallise autour d'un élément central de sa lutte : l'air qui appartient à toutes et tous.

Imaginer l'air que nous habitons (Irigaray, 1982) revient à le pratiquer, à le traverser, à le respirer, à le percevoir, à l'éprouver (Bachelard, 1943). Toutefois, s'intéresser à l'air ne signifie pas s'y limiter. Évoquer cet élément et la manière dont il est vécu fait en réalité apparaître des rapports divers aux espaces, des affectss, des attachements (Centemeri, 2015) à des biens communs, des pratiques individuelles et collectives concrètes, des relations politiques, ou encore, des ambiances (Thibaud, 2018). Nous avons exploré Miramar par le biais de l'air et des récits intimes et incarnés de ses habitant·es. Prêter attention à l'air et s'intéresser à ce qui est susceptible ou non de rendre sa présence tangible permet de lui restituer une existence matérielle (Allen, 2020) et, ainsi, de mieux appréhender les espaces partagés qui nous contiennent et nous affectent au quotidien. Par conséquent, c'est aussi être attentifs à nos émotions, à ce qui nous relie au monde et aux autres, et pourquoi pas, une invitation à prendre soin.

14 Candau J. (2000), *Mémoires et expériences olfactives. Anthropologie d'un savoir-faire sensoriel*, Paris, Presses universitaires de France, p. 113.

Bibliographie

- Abram D. (2013), *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, Paris, La Découverte.
- Adey P. (2015), « Air's Affinities: Geopolitics, Chemical Affect and the Force of the Elemental », *Dialogues in Human Geography*, 5/1, p. 54-75.
DOI : 10.1177/2043820614565871
- Allen I. K. (2020), « Thinking with a Feminist Political Ecology of Air-and-Breathing-Bodies », *Body & Society*, 26/2, *Special Issue: Interdisciplinary Perspectives on Breath, Body and World*, p. 1-27.
DOI : 10.1177/1357034X19900526
- Bachelard G. (1943), *L'air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, José Corti.
- Bachelard G. (1948), *La terre et les rêveries du repos*, Paris, José Corti.
- Barrett E., Bolt B. (dir.) (2013), *Carnal Knowledge: Towards a "New Materialism" Through the Arts*, Londres, I. B. Tauris.
- Bergson H. (1907), *L'évolution créatrice*, Paris, Félix Alcan.
- Berhouma M-A. (2017), « Les imaginaires de l'atelier ou l'expérience de la matière ouvree », *Socio-anthropologie*, 35, *Matières à former*, p. 45-59.
DOI : 10.4000/socio-anthropologie.2530
- Candau J. (2000), *Mémoires et expériences olfactives. Anthropologie d'un savoir-faire sensoriel*, Paris, Presses universitaires de France.
- Caune J. (1999), *Pour une éthique de la médiation. Le sens des pratiques culturelles*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- Centemeri L. (2015), « L'apport d'une sociologie des attachements pour penser la catastrophe environnementale », *Raison publique. Au-delà du risque. Care, Capacités et résistance en situation de désastre*. En ligne : raison-publique.fr/392/
- Coleman R. (2020), *Glitterworlds: The Future Politics of a Ubiquitous Thing*, Cambridge, MIT Press.
- Coleman R., Page T., Palmer H. (dir.) (2019), « Feminist New Materialist Practice: The Mattering of Methods », *MAI*, 4, *Feminism & Visual Culture*. En ligne : maifeminism.com/feminist-new-materialisms-the-mattering-of-methods-editors-note/
- Corbin A. (2008), *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Flammarion.
- Corbin A. (dir.) (2013), *La pluie, le soleil et le vent. Une histoire de la sensibilité au temps qu'il fait*, Paris, Aubier (Collection historique).
- Davallon J. (2003), « La médiation : la communication en procès », *Médiation et information*, 19, p. 37-59.
- Douglas M. (1971), *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, Maspero (Bibliothèque d'anthropologie).
- Faugère E. (2002), « Percevoir ou mesurer ? Approche anthropologique de la qualité de l'air », *Europaea, Journal des Européanistes*, 1/2, p. 365-383. En ligne : hal.inrae.fr/hal-02894649/document
- Gellereau M. (2005), *Les mises en scène de la visite guidée, communication et médiation*, Paris, L'Harmattan.

- Granger C. (2013), « Le soleil, ou la saveur des temps insoucieux », dans Corbin A. (dir.), *La pluie, le soleil et le vent. Une histoire de la sensibilité au temps qu'il fait*, Paris, Aubier (Collection historique), p. 37-68.
- Hennion A. (2004), « Une sociologie des attachements », *Sociétés*, 3, p. 9-24. DOI : 10.3917/soc.o85.0009
- Ingold T. (2010), « Footprints through the Weather-world: Walking, Breathing, Knowing », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 16, p. S121-S139. DOI : 10.1111/j.1467-9655.2010.01613.x
- Ingold T. (2013), « L'œil du cyclone : la perception visuelle et la météo », dans Colon P.-L. (dir.), *Ethnographier les sens*, Paris, PETRA, p. 21-42.
- Ingold T. (2017), *Faire. Anthropologie, archéologie, art et architecture*, Paris, Dehors.
- Irigaray L. (1982), *L'oubli de l'air*, Paris, Minuit.
- Klein J.-P. (2012), *Penser l'art-thérapie*, Paris, Presses universitaires de France.
- Liboiron M., Tironi M., Calvillo N. (2018), « Toxic Politics: Acting in a Permanently Polluted World », *Social Studies of Science*, 48/3, p. 331-349. DOI : 10.1177/0306312718783087
- Loser F. (2014), « Les ateliers de création : une expérience à la croisée de l'esthétique et de l'altérité », *Vie sociale*, 1/1, p. 81-100. DOI : 10.3917/vsoc.141.0079
- Olmedo E. (2021), « À la croisée de l'art et de la science : la cartographie sensible comme dispositif de recherche-crédation », *Mappemonde*, 130, p. 1-18.
- Rosselin-Bareille C. (2019), « "Pas envie d'être enterré vivant !" De l'hostilité chez les scaphandriers travaux publics », *Communications*, 105/2, *Vivants sous terre*, p. 119-129. DOI : 10.3917/commu.105.0119
- Russell A., Oxley R. (2020), « Interdisciplinary Perspectives on Breath, Body and World », *Body & Society*, 26, *Special Issue: Interdisciplinary Perspectives on Breath, Body and World*, p. 3-29. DOI : 10.1177/1357034X20913103
- Servais C. (2016), « Le commun à l'épreuve du conflit : la médiation esthétique et l'expérience du "nous" », *Recherches en communication*, 42, p. 77-91.
- Tabeau M., Bourtoire C., Schoenenwald N. (2013), « Par mots et par vents », dans Corbin A. (dir.), *La pluie, le soleil et le vent. Une histoire de la sensibilité au temps qu'il fait*, Paris, Aubier (Collection historique), p. 69-87.
- Thibaud J.-P. (2018), « Les puissances d'imprégnation de l'ambiance », *Communications*, 102, *Exercices d'ambiance*, p. 67-79. En ligne : www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_2018_num_102_1_2890